

IGITUR – ARGUMENTS PHILOSOPHIQUES. VOL. 10, N°1, 1-27

ISSN 2105-0996

## L'ÉNIGME DU « VLEU » ET L'HYPER-NOMINALISME DE GOODMAN

*Alexandre Declos*

*Collège de France*

*alexandre.declos@gmail.com*

### RÉSUMÉ

*Cet article vise à défendre une nouvelle lecture de la nouvelle énigme de l'induction de Nelson Goodman. Suivant Ian Hacking, il faudrait voir dans ce problème fameux un « pur nominalisme », au sens où il permet à Goodman de nier qu'il existe des espèces naturelles. Si cette interprétation comporte quelque chose de juste, elle a l'inconvénient majeur de ne pas respecter ce que Goodman entendait lui-même par « nominalisme ». Le nominalisme goodmanien, en effet, se comprend comme un réquisit technique procédant de l'adoption du « calcul des individus ». Je défendrai ici que cette définition méréologique du nominalisme permet de comprendre à nouveaux frais la nouvelle énigme de l'induction. Il en résulte que l'énigme de Goodman est « hyper-nominaliste », c'est-à-dire, qu'elle est nominaliste en un sens à la fois distinct et plus fort que ce que Hacking a pu suggérer.*

### ABSTRACT

*This paper advocates a new reading of Nelson Goodman's new riddle of induction. According to Ian Hacking, this famous problem conveys a "pure nominalism", as it grounds Goodman's denial regarding the existence of natural kinds. While this interpretation is somewhat convincing, it suffers the major flaw of not corresponding to what Goodman himself understood by "nominalism". Nominalism, in a goodmanian sense, is indeed primarily a technical demand, which stems from the so-called "calculus of individuals". I argue that this mereological definition of nominalism allows to understand the new riddle of induction afresh. As a result, Goodman's riddle is "hyper-nominalist", i.e., nominalist in a distinct and stronger sense than what Hacking suggested.*

### MOTS-CLÉS

Nelson Goodman, induction, vleu, nominalisme, espèces naturelles, méréologie.

## 1 INTRODUCTION

La « nouvelle énigme de l'induction » de Nelson Goodman fait partie des problèmes classiques de la philosophie analytique du XX<sup>e</sup> siècle. On ne compte plus les discussions qui lui sont consacrées, qu'il s'agisse de prétendre y apporter une réponse, de débattre de sa formulation exacte, ou de mettre au jour ses conséquences dernières<sup>1</sup>. Dans cet article, sera discutée l'une des interprétations les plus influentes du paradoxe de Goodman, savoir celle de Ian Hacking (1993). Celui-ci discerne dans l'énigme goodmanienne une problématique métaphysique, et plus précisément, l'affirmation d'une thèse « nominaliste ». Après avoir présenté en détail cette lecture du propos de Goodman, je défendrai qu'elle n'est pas suffisante, même si elle part dans la bonne direction. On verra qu'il est possible de considérer le « nominalisme » de la nouvelle énigme en un sens bien plus fort que ce que suggère Hacking, et d'une manière qui s'avère aussi plus conforme à ce que Goodman mettait lui-même sous cette étiquette.

Quelques remarques générales sur la nouvelle énigme de l'induction entameront cet article (section 2). Sera ensuite considérée l'interprétation que Hacking a proposé de ce fameux problème (section 3). Je proposerai ensuite quelques développements sur la compréhension méréologique du nominalisme chez Goodman (section 4), ce qui me permettra finalement de défendre une lecture « hyper-nominaliste » de la nouvelle énigme de l'induction (section 5).

## 2 LE PARADOXE DU « VLEU » ET LA THÉORIE DE L'IMPLANTATION

Avant tout, afin de mieux comprendre ce qui suivra, sans doute faut-il brièvement rappeler en quoi consiste la « nouvelle énigme de l'induction », que l'on appelle parfois aussi le « paradoxe du vleur » (*grue paradox*).

Le point de départ de ce problème célèbre, formulé par Goodman dans son ouvrage *Faits, Fictions et Prédictions* (FFP) de 1954<sup>2</sup>, est le suivant. Nous avons toujours pu observer que les émeraudes sont vertes sans exception, de quoi nous induisons naturellement que la prochaine émeraude que nous observerons sera elle aussi verte. Chaque observation particulière d'une émeraude verte permet ainsi d'apporter une confirmation à la généralisation inductive selon laquelle :

---

1. Le volume dirigé par D. Stalker (1994), s'il est désormais un peu daté, compile un certain nombre de ces discussions du paradoxe de Goodman et comprend une utile bibliographie (de plus de cent pages).

2. À strictement parler, le problème posé par la nouvelle énigme avait déjà été formulé dans un court article rédigé par Goodman en 1946, "A Query on Confirmation". Ce dernier n'avait toutefois suscité que peu de discussions à l'époque. C'est seulement à partir de la parution de *Faits, Fictions et Prédictions* que le paradoxe de Goodman a véritablement acquis sa pleine notoriété.

(G1) « Toutes les émeraudes sont vertes ».

Cela étant posé, Goodman va proposer l'introduction d'un étrange prédicat disjonctif, qu'il appelle « vleur ». Ce terme se définit comme suit :  $x$  est vleur si et seulement si  $x$  est vert et examiné avant un certain temps  $t$  ou bien si  $x$  est bleu. Plus formellement, et avec  $Vlx =$  «  $x$  est vleur » ;  $Vx =$  «  $x$  est vert » ;  $Bx =$  «  $x$  est bleu » ; et  $Obsx =$  «  $x$  est observé avant le temps  $t$  », on a :

$$Vlx =_{\text{df}} (Vx \wedge Obsx) \vee Bx$$

Comme le stipule cette définition, une chose vleur est alors ou bien une chose verte observée avant le temps  $t$ , ou bien une chose bleue observée à ou après  $t$ , ou bien une chose bleue mais non examinée avant  $t$ . Le point important est qu'il s'ensuit de cette caractérisation que, si  $t$  désigne un temps futur quelconque, toutes les émeraudes observées jusqu'à présent sont non seulement vertes mais aussi vleurs. En effet, puisqu'une chose verte et examinée avant  $t$  est automatiquement vleur, la série de nos observations passées et présentes d'émeraudes, que l'on pourrait représenter par :

$$Ve_1, Ve_2, Ve_3 \dots Ve_n$$

est tout aussi correctement rendue par :

$$Vle_1, Vle_2, Vle_3 \dots Vle_n$$

Étant donné cette dernière collection d'observations, nous pouvons alors produire le même type de raisonnement inductif que ci-dessus. Si l'observation d'émeraudes vertes confirme la généralisation (G1), et si toutes les émeraudes vertes observées jusqu'à présent sont aussi vleurs, nous devons dire que toutes nos observations confirment également une nouvelle généralisation :

(G2) « Toutes les émeraudes sont vleurs ».

Nous sommes désormais en possession de deux généralisations inductives, nommément (G1) et (G2). Celles-ci sont symétriques, dans la mesure où elles portent sur de mêmes objets et sont soutenues par le même ensemble d'observations (ou la même « évidence empirique »). En effet, toutes nos observations passées ou présentes d'émeraudes, dont nous pensons intuitivement qu'elles confirment (G1), s'avèrent par le même raisonnement confirmer (G2). Toutefois, cette confirmation apparente de (G2) soulève un problème massif, dès lors que nous considérons ce qui advient à ou après  $t$ . De la définition de « vleur », s'ensuit en effet que :

$$(\forall x)[(Vlx \wedge \neg Obsx) \rightarrow Bx]$$

Ce dernier principe implique qu'une chose vleur examinée après  $t$  est bleue. Mais alors, si l'on admet que (G2) est empiriquement confirmé, il s'ensuit que nous serions parfaitement en droit de prédire que toutes les émeraudes observées après  $t$  seront non pas vertes mais... bleues. En ce sens,

l'introduction du prédicat « vleur » permet à Goodman de démontrer qu'il est possible, sur la base des mêmes observations, d'aboutir à deux généralisations inductives également bien confirmées, mais qui conduisent pourtant à des prédictions contradictoires. Autrement dit, étant données ces deux généralisations compatibles avec nos observations passées, et étant donné le critère de Nicod selon lequel une généralisation est confirmée par ses instances observées, il s'ensuit que les deux hypothèses inductives sont également confirmées sur le plan logique ou formel, alors même que l'une semble parfaitement aberrante.

À ce stade, on voudra certainement protester que « vleur » est un terme fantasque et fabriqué de toutes pièces. Pourquoi devrions-nous accepter de dire que les émeraudes sont vleurées, si ceci implique de former l'attente invraisemblable qu'elles seront bleues après *t*? Mais tout le problème formulé par Goodman réside justement ici. Il convient de déterminer *pour quelle raison* (G2) n'est pas une généralisation inductive correcte, alors même qu'elle se trouve empiriquement aussi bien confirmée que (G1). Comment, autrement dit, justifier le fait que nous préférons actuellement (et que nous allons préférer à l'instant *t*) la généralisation qui recourt au prédicat « vert » plutôt que celle qui recourt à « vleur »? Sur quel terrain montrer que le prédicat « vleur » est non projectible, et que la généralisation qu'il produit est accidentelle et non pas nomologique? Voilà le cœur de ce que Goodman appelle la « nouvelle énigme de l'induction ».

Evidemment, il faut bien comprendre que ce problème ne se confine pas au seul cas des émeraudes. Ce que montre Goodman à partir de cet exemple, c'est que toute généralisation ordinairement acceptée et apparemment bien fondée peut se voir opposée une contrepartie aberrante ou anormale, qui pourtant est également supportée par nos observations. La conséquence désastreuse en est que « n'importe quoi confirme n'importe quoi » (FFP 88) : toute généralisation inductive, si farfelue soit-elle, peut être démontrée entrer dans une relation de confirmation avec l'évidence empirique. Aussi convient-il impérativement de trouver une réponse à ce paradoxe. Sauf à vouloir renoncer à l'idée qu'il existe une distinction entre prédicats projectibles et non projectibles, entre généralisations nomologiques et aberrantes, il convient donc de trouver un moyen de justifier le fait que nous préférons maintenant (et préférerons à l'instant *t* la généralisation (G1) à la généralisation (G2).

Mais comment, alors, sauver « vert » et exclure « vleur »? La solution apportée par Nelson Goodman à son énigme est la suivante. Selon lui, (G1) doit l'emporter sur (G2) simplement dans la mesure où le prédicat « vert » jouit de ce qu'il appelle une « implantation » supérieure à « vleur » (FFP 104). L'implantation [*entrenchment*] est une fonction de la fréquence de projection des prédicats. Affirmer que « vert » est mieux implanté que « vleur », c'est simplement dire qu'il a figuré dans un bien plus grand nombre d'inductions ou de généralisations passées que « vleur »; ce qui revient à dire qu'il a « la biographie la plus impressionnante » (*ibid.*). Lorsque toutes choses sont égales par ailleurs, comme c'est supposément le cas avec les hypothèses formées

à partir de « vert » et « vleu », la différence d'implantation des prédicats qui y figurent justifie, selon Goodman, que l'on préfère l'une à l'autre – ici (G1) à (G2). Proposer de résoudre l'énigme de cette manière, c'est dire que c'est l'histoire de notre pratique inductive ou linguistique qui, au moins en partie, décide de ce qui constitue une généralisation correcte. Ce sont donc des facteurs extra-logiques, et en fait, tout bonnement, « pragmatiques », qui permettent d'écarter les prédicats tétalogiques comme « vleu » et les généralisations anormales que nous pouvons y fonder. Cela signifie, comme l'a bien souligné Hacking, que « les contraintes qui déterminent quelles espèces sont pertinentes ne semblent pas internes au raisonnement inductif » (1993, 25).

Si « vleu » n'est pas projectible, pour Goodman, ce n'est pas parce que nous ne comprenons pas ce que ce terme veut dire, ou parce qu'il conduirait à une prédiction que nous jugeons invraisemblable. C'est, simplement, qu'il n'a jamais été adopté dans la pratique inductive antérieure et qu'il se trouve donc supplanté par un prédicat avec lequel il entre en conflit. Le degré d'implantation d'un prédicat permet, ainsi, de définir son degré de projectibilité. Pour y insister, cette « théorie de l'implantation » est pour le moins radicale : le philosophe américain affirme ici que *la seule chose* qui permet de préférer « vert » à « vleu » est que nous avons élu le premier prédicat plutôt que le second dans nos inductions antérieures. En ce sens, ce serait simplement la pratique linguistique qui, au moins en partie, déciderait de ce qu'est une inférence inductive correcte. Il n'y aurait rien de plus à considérer afin de départager les généralisations nomologiques et accidentelles, les prédictions dignes de confiance de celles qui sont farfelues. Comme le remarque Goodman, la solution au problème de l'induction devient alors essentiellement *langagière*, puisque les inférences valides sont toujours relatives au langage que nous utilisons et que nos aïeux ont choisi d'utiliser : « les racines de la validité inductive se trouvent dans notre façon d'utiliser le langage » (FFP 124).

S'il y aurait plus à dire sur la nouvelle énigme de l'induction et certaines des objections qui peuvent être formulées à son encontre<sup>3</sup>, ainsi que sur la théorie de l'implantation, ce qui précède suffira pour l'objectif qui est maintenant le nôtre : dégager la signification philosophique générale du problème formulé par Goodman.

### 3 UN PROBLÈME NOMINALISTE ?

Nous allons maintenant considérer une lecture influente du paradoxe de Goodman, proposée par Ian Hacking (1993 ; 1993b). Le motif général de cette interprétation est qu'elle discerne une problématique *métaphysique* à l'œuvre dans l'énigme de FFP : « je crois que le paradoxe de Goodman est un problème extrêmement général en métaphysique et en épistémologie » (1993b, 271).

---

3. Voir notamment Schwartz (2009).

Plus précisément, Hacking considère que l'énigme et sa solution prennent place dans un dispositif ou une tradition « nominaliste » :

[L'implantation] concerne les mots. Elle concerne les noms des espèces considérées comme pertinentes. C'est un pur nominalisme. Ainsi, il n'est pas étonnant que l'énigme de Goodman puisse être paraphrasée indépendamment du problème humien de l'induction. Elle aurait pu être proposée par une génération antérieure de nominalistes (1993, 40).

L'énigme [...] est « pré-humienne » [...] Je ne veux pas dire que quelqu'un y a pensé avant Hume. Je veux dire qu'elle est tout naturellement issue d'une veine de pensée nominaliste (*ibid.*, 41).

Le problème de Goodman doit être compris comme relevant de ce nominalisme. Il n'est pas particulièrement lié à l'induction. En ce sens, il est pré-humien (*ibid.*, 44).

Au vu de ces quelques affirmations, la question est au moins double : (1) en quel sens peut-on discerner dans le paradoxe de Goodman une problématique « métaphysique » ; et (2) en quoi y aurait-il, dans le problème ou dans sa solution, une forme de « nominalisme » ?

(1) Tout d'abord, qu'y aurait-il de « métaphysique » dans le *grue paradox* ? Bien que la réponse de Hacking à cette question ne soit pas entièrement claire, son affirmation semble se baser sur l'idée que le propos de Goodman ne se réduit pas à une réflexion épistémologique sur l'induction ou le problème de la confirmation empirique. Suivant Quine (2008), Hacking insiste sur le fait que l'énigme du « vleur » est aussi solidaire d'une interrogation ontologique sur les genres et les espèces de choses que nous jugeons exister. En cela, elle fait écho à ce que l'on appelle communément le problème des « espèces naturelles » (*natural kinds*). Celui-ci, comme le relève Hacking (1990, 135), correspond à la « question métaphysique » de savoir si les genres et espèces que nous distinguons reflètent une délimitation intrinsèque de la réalité. Le problème des *natural kinds*, autrement dit, est celui de déterminer si nos termes génériques et spécifiques « découpent l'être aux jointures », pour reprendre la métaphore platonicienne du *Phèdre*.

La nouvelle énigme de l'induction, assurément, témoigne d'une certaine parenté avec ces interrogations traditionnelles, puisqu'elle invite à demander ce qui fait que « vert », mais pas « vleur », peut être compris comme référant à une espèce ou un genre (*kind*) authentique ou acceptable. Toutefois, il serait évidemment fautif d'attribuer à Goodman l'intention de reconduire une *métaphysique* des espèces naturelles, qui en appellerait par exemple à des universaux ou des essences afin de justifier le primat ontologique ou la « naturalité » de certains groupements d'entités sur d'autres. Le philosophe américain, en effet, indique préférer le vocable d'« espèces pertinentes » (*relevant kinds*) à celui d'« espèces naturelles », justement en raison des conno-

tations fondationnalistes de ce dernier (MFM, 26)<sup>4</sup>. Qui plus est, la théorie de l'implantation maintient que la projectibilité des prédicats, et donc l'identification de genres ou d'espèces de choses, n'est finalement qu'une affaire de langage voire d'habitude<sup>5</sup>. Goodman, en ce sens, rejette indubitablement l'idée qu'il existerait un privilège ontologique intrinsèque de certains *kinds* sur d'autres<sup>6</sup>. Si la théorie de l'implantation correspond bien à l'idée qu'« il n'y a rien de particulier aux classifications que nous utilisons, si ce n'est que nous les utilisons » (Hacking, 1993, 9), il est clair que celle-ci figure une théorie antiréaliste ou anti-essentialiste des *kinds* et de la catégorisation : il n'existerait pas d'ordre préétabli ou *ready-made* du monde, auquel le langage se devrait d'être structurellement isomorphe ou correspondant.

On peut se demander, dès lors, pourquoi Hacking maintient que l'énigme goodmanienne aurait une dimension « métaphysique ». Peut-être s'agit-il de souligner, comme il le fait ailleurs (2001, 54, 88-89), que le refus de regarder le monde comme prédécoupé en genres et en espèces distincts reflète le programme authentiquement métaphysique du « constructionnisme ». Mais il existe une autre réponse, plus simple : le fait que Goodman écarte (ou en fait, reste indifférent à) la possibilité de résoudre l'énigme en des termes métaphysiques n'implique pas que l'énigme n'affronterait pas un problème qui est, en lui-même, proprement métaphysique. Qu'il n'y ait pas d'espèces « fondées en nature » ne revient pas à affirmer que le monde ne comprend pas différentes espèces ou genres d'entités. Qu'il n'y ait pas un seul et unique « découpage » correct ne signifie pas que nos classifications ne découpent rien du tout<sup>7</sup>. De même, le fait que Goodman renonce à l'idée qu'il existerait un inventaire immuable ou dernier de « catégories » ne suffit pas à dire qu'il vide cette notion de toute portée ontologique<sup>8</sup>.

4. C'est bien ce que relève Hacking : « Goodman a jeté par dessus bord toute cette tradition [des espèces naturelles]. Certaines distinctions nous intéressent, elles sont pertinentes; il n'y a nul besoin d'espèces qui soient particulièrement naturelles » (1993, 12).

5. « Un peu comme Kant, nous disons que la validité d'une induction dépend non seulement de ce qui est mais aussi de son organisation. Or celle-ci est subordonnée au langage et ne dépend pas d'un aspect inévitable ou immuable de la connaissance humaine (FFP 106). Voir aussi Goodman (1968, 263; 1984, 37-38; 1978, 176-177).

6. C'est bien ce que note Hacking : « Nelson Goodman est l'adversaire moderne paradigmatique tant de la priorité métaphysique que psychologique. Il dédaigne tout discours sur les catégories naturelles ou les espèces naturelles, pour ne plus parler que de 'genres pertinents' [*relevant kinds*]. Il rejette ce qui est implicite dans la notion des soi-disant 'espèces naturelles', à savoir l'idée qu'elles posséderaient une quelconque absoluité ou priorité psychologique » (2001b, 477).

7. Si ni Hacking ni Goodman n'ont recours à cette imagerie platonicienne (qui est devenue standard dans les discussions sur les espèces naturelles), elle reste éclairante pour comprendre la difficulté que permet de soulever l'énigme relativement à l'organisation de la réalité en *kinds*.

8. Suivant C.I. Lewis (1929), Goodman refuse de penser qu'il existerait une « table » immuable des catégories, qui aurait pour vocation de refléter la structure de la réalité ou encore celle de l'entendement. Il défend plutôt que les catégories, comprises en tant que constructions qui visent à organiser l'expérience ou à la rendre intelligible, sont changeantes, plurielles, faillibles, instrumentales (1972, 416). Cela étant, Goodman maintient que la construction de « schèmes catégoriaux » participe pleinement de ce qu'il appelle le *worldmaking* (voir Goodman, 1994, 51, ;

Aussi, et même à admettre que la théorie de l'implantation se construit contre toute la tradition qui a cherché à fonder métaphysiquement les distinctions spécifiques ou génériques, il ne s'ensuit pas que le registre dans lequel se situe l'énigme serait *ipso facto* « antimétaphysique ». Pour rendre compte de la suggestion de Hacking, il suffira donc d'admettre le point suivant : la difficulté qu'affronte Goodman dans l'énigme est (au moins en partie) celle de l'ameublement du monde, des choses et types de choses qui existent, ou si l'on veut, de la relation entre le langage et la réalité. Or ces questions, il est clair, appartiennent traditionnellement au registre de la métaphysique.

(2) Admettons, donc, qu'il y a bien une dimension métaphysique dans la nouvelle énigme de l'induction, au sens où celle-ci pose un problème relatif à la « découpe » de la réalité en genre et en espèces distincts. Reste à élucider la seconde affirmation de Hacking, qui est aussi plus intéressante : pourquoi parler ici de « nominalisme » ?

Pour Hacking, Goodman se situe dans le sillage de penseurs nominalistes comme « Ockham, Duns Scot, Hobbes, Locke, Berkeley, Hume, Mill, Russell » (1993, 43). Le nominalisme de tels auteurs, dit-il, a consisté à jeter un soupçon sur l'existence réelle des propriétés, attributs, classes, espèces, genres, soit de tout ce qui pourrait, en sus des individus ou des particuliers eux-mêmes, prétendre au titre de « fondement » ontologique de nos classifications et taxonomies. Pour Hacking, le nominalisme ainsi compris se retrouve dans le paradoxe du « vleu », au sens où « la solution de Goodman à sa propre énigme parle seulement de noms communs et de leur utilisation. Les faits concernant les noms et leur histoire doivent faire l'affaire. Il n'y a aucun recours à une quelconque caractéristique de l'espèce, attribut, ou qualité... » (*ibid.*).

Le nominalisme de l'énigme, de prime abord, consisterait donc dans un refus de considérer que ce que nous identifions ordinairement comme des espèces distinctes le seraient en vertu de l'existence d'essences, ou d'entités telles que les propriétés ou les universaux. À cette caractérisation négative, répond plus positivement la thèse défendue par la théorie de l'implantation, selon laquelle les faits relatifs à notre langage ou à certaines inductions passées suffisent à résoudre l'énigme, soit à rendre compte de la rectitude notre pratique taxonomique ou classificatoire.

Comme l'a noté Hacking à juste titre (1993, 41), on doit prendre garde à ne pas confondre cette dernière idée avec l'affirmation selon laquelle il n'y aurait rien de commun entre les membres d'une même espèce hormis le fait qu'ils se trouvent ramenés sous un même nom. Un tel « nomisme » est en effet intenable, car il suppose de nier les similarités manifestes entre les in-

---

1984, 68 ; 1972, 419 ; 2006, 178). Catégoriser, autrement dit, revient à statuer sur ce qui existe. À cet égard, il faut mesurer que ce n'est pas parce que Goodman refuse d'admettre un inventaire dernier de catégories, ou une seule manière correcte possible d'organiser le monde, qu'il retire toute portée ontologique à cette notion. Les catégories, pour lui, restent des manières d'organiser ou de découper *la réalité*.



dividus que nous considérons comme appartenant à la même espèce. Il est clair que Goodman ne dit rien de tel. Simplement, et c'est bien là le sens de sa critique générale de la notion de ressemblance<sup>9</sup>, il affirme que de telles similarités, puisqu'il en existe en fait un nombre indéfini, ni ne suffisent ni n'autorisent à rendre compte de nos classifications, ou à expliquer pourquoi nous avons adoptées celles-ci plutôt que d'autres. Le nominalisme de l'énigme, ainsi, n'implique en rien de réduire l'appartenance spécifique ou générique à une question de nomination. Il doit plus précisément se comprendre comme l'affirmation qu'il n'est pas besoin d'aller au-delà du langage et du réquisit d'implantation afin de justifier notre préférence de « vert » et de « bleu » sur « vleu ».

Outre ces premiers éléments, Hacking propose un argument plus fondamental pour justifier sa lecture nominaliste de Goodman. Celui-ci va prendre la forme d'une expérience de pensée, convoquant un nominaliste fictif et contemporain de Locke, bien nommé « Déblocke ». Le nominalisme lockéen, selon Hacking, réside dans la croyance selon laquelle « c'est nous qui trions les choses en classes et formons les idées générales auxquelles nous annexons des noms. Il n'y a rien que sélectionnent certains triages plutôt que d'autres, si ce n'est notre travail » (1993, 45-6). Supposons que Déblocke adhère à cette thèse et affirme que c'est l'entendement humain qui, *via* le langage, détermine les similitudes pertinentes et organise le réel en différents groupes d'entités. De là, Hacking juge qu'il pourra en venir à réaliser que « nous pouvons le faire de n'importe quelle façon », c'est-à-dire que « n'importe quels liens entre des choses particulières, intelligibles à l'esprit humain, pourraient être utilisés pour constituer une espèce marquée par un nom » (*ibid.*, 48).

C'est pour cette raison qu'un philosophe de l'époque moderne, selon Hacking, aurait pu considérer un problème tel que celui du « vleu ». Tout comme Locke, Déblocke serait susceptible de s'interroger sur la manière dont nous en venons à connaître et à identifier différentes « substances », comme l'Or ou le Fer. Déblocke chercherait à savoir de quelle sorte sont ces choses et comment les noms communs peuvent y référer. Il voudrait aussi déterminer comment rendre compte de la généralité conceptuelle et linguistique dans le cadre d'une théorie des idées. Or puisqu'il est admis par ce nominaliste fictif que l'entendement ou le langage jouent un rôle déterminant dans l'organisation du réel en genres et espèces, il pourrait fort bien poser la question suivante :

Pourquoi l'entendement ne formerait-il pas l'idée complexe d'une nouvelle substance, [...] l'orf? Le nom « orf » signifie l'idée d'un métal examiné d'abord avant *t*, et étant de l'or, ou non examiné avant *t*, et étant du fer [...] Pourquoi, demande Déblocke, cela ne définit-il pas un nom correct? (*ibid.*, 49-50)

---

9. Voir notamment l'article de Goodman, "Seven Strictures on Similarity" (1976, 437-447).

Ce problème, fait remarquer Hacking, est virtuellement similaire à celui de Goodman. Alors qu'il s'agirait, dans les termes de FFP, de savoir pourquoi « orf » n'est pas un prédicat projectible, et par extension une espèce authentique, Déblocke demande quant à lui pourquoi « orf » n'est pas le nom d'une substance véritable. Cette dernière question ne concerne pas directement (voire pas du tout) l'induction ou la causalité. Elle prend pourtant exactement la même forme que celle que Goodman pose au sujet du « vleu », quoique dans le cadre, plus propre à la philosophie moderne, de la théorie des idées et de la métaphysique de la substance. Hacking, de ce fait, conclut que le problème Déblocke-Goodman est tout à fait indépendant de celui de Hume. Il figure un avatar des questionnements métaphysiques traditionnels sur la réalité et la nature des genres, espèces, ou essences :

Pourquoi l'orf n'est-il pas une substance ? Quand, pour poser une telle question, on utilise la goodmanisation, on n'en devient pas complètement humien. Nous ne sommes pas directement conduits à la question humienne de savoir si le futur sera conforme au passé. Nous ne commençons pas à mettre en question l'idée de causalité [...] Pour Déblocke, le problème est celui de distinguer les substances des vleustances. [...] Le problème de Déblocke concernant l'orf est-il la nouvelle énigme de l'induction ? Non, c'est la nouvelle énigme concernant les substances – ou même l'essence. Supposons que la contribution lockéenne consiste dans la théorie des essences nominales. Déblocke est alors à l'essence nominale de Locke ce que Goodman est à la « coutume » et à « l'habitude » de Hume (Hacking, 1993, 50-51).

L'énigme de Goodman aurait pu surgir comme un problème nominaliste posé en termes lockéens : quelles idées sont-elles des idées de substance ? Pourquoi l'Or et le Fer sont-ils des substances, tandis que l'orf, qui est avatar du « vleu », ne l'est pas ? (Hacking, 1993b, 270)

Plusieurs points sont à relever dans ce que dit Hacking :

– Si l'on accorde qu'il n'existe pas de différence fondamentale entre le paradoxe du « vleu » et celui de « l'orf », on vérifie à nouveau qu'il y bien une indépendance logique entre, d'une part, le problème humien de l'induction (qui formule un scepticisme concernant la causalité ou l'uniformité de l'expérience) ou les théories modernes de la confirmation (qui demandent ce qui permet de savoir qu'une instance supporte une généralisation) ; et de l'autre, l'énigme de FFP (qui formule un problème concernant l'inventaire catégoriel de la réalité). C'est en ce sens que le propos de Goodman serait, selon Hacking, « pré-humien ».

– Le paradoxe du « vleu » comme le suggère l'exemple fictif de Déblocke, peut être formulé en termes de *substances* ou d'*entités*, plutôt que de *prédicats* ou de *propriétés*. Il ne s'agit pas là d'une lecture scandaleuse de FFP, puisque Goodman lui-même réifie parfois son énigme, en considérant par

exemple le cas des « émeroses » ou des « émerubis »<sup>10</sup>. Ceci permet déjà de soutenir l'idée, que nous défendrons plus loin, selon laquelle la nouvelle énigme peut bien être comprise comme portant sur les *objets* et *types d'objets* que nous devons admettre dans notre ontologie.

– On sait que Locke, dans l'*Essai sur l'Entendement Humain* (III, 6, §2-6), avait proposé de distinguer l'essence *réelle* et l'essence *nominale* des substances. L'essence réelle d'une chose est sa constitution intérieure, de laquelle dépend toutes ses qualités et propriétés apparentes; tandis que son essence nominale est sa définition générique ou spécifique, que nous signifions par le recours à un nom commun. La thèse lockéenne, dans ses grandes lignes, consistait à affirmer que nos idées de substances sont toujours celles de leur essence nominale et que la finitude de l'entendement ne nous permet pas de connaître les essences réelles (III, 6, §8-9).

Ce point permet de mettre en balance le nominalisme de Locke et celui de Goodman. Locke soutient qu'il n'existe que des particuliers, que la généralité linguistique et conceptuelle est un simple produit de l'entendement, tout en maintenant que les substances ont une essence réelle, quoiqu'inaccessible à notre entendement. On arrive alors à une position nominaliste modérée, consistant à dire qu'il y a un fondement métaphysique aux taxonomies et classifications que nous établissons, même si nous ne pourrions jamais le connaître. Il semble que Locke, autrement dit, mêlait un réalisme des espèces naturelles à une conception conventionnaliste de la taxonomie ou classification<sup>11</sup>. Ce point est intéressant, puisqu'il permet de voir que Goodman s'avère plus nominaliste que Locke : la théorie de l'implantation manifeste en effet le refus de toute essence « réelle », de tout fondement dernier à notre délimitation du réel en genres et en espèces; en bref, de toute forme de réalisme qui permettrait de légitimer la projectibilité de « vert » plutôt que de « vleur ». En opposant le nominalisme traditionnel à celui de Goodman, l'hypothèse de Hacking met donc finalement en lumière l'entière radicalité de ce dernier. C'est sans doute ainsi qu'il faut comprendre l'affirmation selon laquelle la théorie goodmanienne de l'implantation représenterait un « pur nominalisme » (Hacking, 1993, 40).

Pour résumer, l'apport foncier de la lecture de Hacking est de montrer que la nouvelle énigme doit principalement se lire comme un problème concernant la catégorisation du réel ou l'objectivité de sa division en genres et espèces distincts. Le problème de Goodman serait donc principalement un paradoxe concernant les *kinds*, plutôt que l'induction. L'argument principal qui sous-tend cette lecture semble être le suivant. Si l'on admet que Goodman met au jour une symétrie parfaite entre « vert » et « vleur », et si l'on admet que « vert » désigne un genre, une espèce, ou une classe de choses, alors il faut

10. On dira que  $x$  est une émerose ssi «  $x$  est examiné avant  $t$  et est une émeraude ou  $x$  est une rose » (FFP 88, en note); et que  $x$  est un émerubis ssi  $x$  est examiné avant  $t$  et est une émeraude, ou  $x$  est non examiné avant  $t$  et un rubis » (FFP 112).

11. A. Bird & E. Tobin (2018).

en dire autant de « vleu ». Et puisqu'il est loisible de construire une contrepartie « vleuifiée » pour tout nom commun, il s'ensuit alors que nous pouvons construire un nombre illimité de termes génériques déviants ou anormaux. En ce cas, la difficulté que permet de formuler le paradoxe de Goodman est bien fondamentalement celle de la correction de nos taxonomies et catégorisations : qu'est-ce qui autorise de penser que « vert » est une bonne catégorie, ou une espèce acceptable ? Existe-t-il une justification de notre intuition selon laquelle « vert », mais pas « vleu », désigne une jointure de la réalité ? Si l'on pose la question en ces termes, il est clair que la « solution » apportée par Goodman à l'énigme peut elle aussi se comprendre dans les termes d'une analyse portant sur les genres ou les espèces. La théorie de l'implantation se veut en effet une attaque frontale contre la tradition qui pense pouvoir mettre au jour une structure inhérente à la réalité, que la science comme le langage n'auraient qu'à refléter. Ce que l'*entrenchment* permet de penser, c'est que « vert » ne l'emporte pas sur « vleu » en raison d'une primauté métaphysique mais bien plutôt parce que ce prédicat a fait l'objet d'un plus grand nombre de projections réelles. Autrement dit, rien n'exigeait, avant que nous ayons employé « vert » mais non « vleu », d'utiliser un prédicat plutôt que l'autre. Comme on l'a vu, Hacking juge que c'est ici que l'inflexion nominaliste de l'énigme serait le plus perceptible. Reste à savoir, toutefois, si cette lecture est conforme au « nominalisme » tel que le comprenait Goodman.

#### 4 LE NOMINALISME DE GOODMAN

Je veux maintenant montrer que la faiblesse du propos de Hacking est double. D'une part, il reste trop vague sur ce qu'il faut entendre par « nominalisme ». De l'autre, il utilise ce terme en un sens qui n'est pas exactement celui que Goodman avait à l'esprit lorsqu'il recourait lui-même à cette étiquette. La défense de ces deux points me permettra, plus loin, de justifier la pertinence d'une lecture encore plus fortement nominaliste (ou « hyper-nominaliste ») de la nouvelle énigme de l'induction.

Avant tout, une clarification est de mise. Si le terme de « nominalisme » recouvre une grande variété de thèses métaphysiques, épistémologiques, et sémantiques, qui courent depuis le Moyen-âge jusqu'à la philosophie analytique la plus contemporaine (voir Panaccio, 2012), il peut être commode d'en distinguer deux grandes formes ou variétés<sup>12</sup>. « Nominalisme » peut d'abord

---

12. Je ne prétends pas, loin de là, que le nominalisme classique ou contemporain puisse être épuisé par l'opposition binaire que je vais ici dresser à des fins de clarification argumentative. Qui plus est, je m'attacherai ici à considérer le nominalisme en tant que position proprement *métaphysique*, étant entendu qu'elle est dans les faits souvent, sinon toujours, accompagnée d'une défense de certaines thèses épistémologiques (par exemple, concernant la connaissance par abstraction, la distinction entre connaissance *a priori* et *a posteriori*) ou sémantiques (sur la référence des noms communs, la distinction entre *types* et *tokens*, le statut de la prédication, etc.). Goodman lui-même n'était en rien étranger à ces questions, puisqu'il a également développé

désigner la position métaphysique consistant à rejeter l'existence réelle des universaux, qui étaient avant tout pour les médiévaux les genres et les espèces, et qui peuvent désigner plus largement des entités répétables et multipliées à un même temps. Selon cette première forme de nominalisme, qui s'oppose au « réalisme », tout ce qui existe est *particulier*. C'est la thèse que j'appellerai désormais (Nom1).

Une autre grande sorte de nominalisme, historiquement plus tardive, consiste à refuser de reconnaître l'existence des « objets abstraits » (classes, nombres, propriétés, propositions, relations, etc.), ou indépendants de toute détermination spatio-temporelle donnée. Il s'agit donc de la thèse opposée au platonisme que l'on rencontre à divers endroits de la philosophie contemporaine<sup>13</sup>. Nous appellerons cette position (Nom2).

Hacking, dans son interprétation du *grue paradox*, semble surtout avoir une thèse nominaliste du type (Nom1) à l'esprit. L'énigme montrerait qu'il n'existe rien sinon des individus particuliers, leur regroupement sous de mêmes genres ou espèces étant à comprendre d'après certaines décisions linguistiques ou projectives passées, plutôt qu'en vertu de l'existence d'universaux, d'essences, ou d'organisations intrinsèques à la réalité. Si une telle lecture, comme on l'a vu, est convaincante sur plusieurs plans, elle possède toutefois un double inconvénient.

Tout d'abord, elle conduit à rapprocher le nominalisme, qui originellement était une position concernant l'existence des référents des noms communs, de ce qu'on appellerait aujourd'hui plus volontiers une thèse « antiréaliste » ou « constructiviste », affirmant que les partitions génériques ou spécifiques sont socialement construites, plutôt qu'inhérentes à la réalité. C'est en ce dernier sens que Hacking présente et comprend le plus souvent le nominalisme (2001, 54 ; 118). Or si le nominalisme traditionnel recoupe assurément les disputes opposant antiréalistes et réalistes concernant les espèces naturelles, il s'agit pourtant d'une position logiquement indépendante. Dire avec les nominalistes médiévaux qu'il n'y a pas *d'entités* correspondant à l'extension de nos termes génériques ou spécifiques n'implique pas nécessairement d'admettre que rien, dans nos taxonomies, ne correspond à une organisation

---

un programme nominaliste en philosophie du langage, basée sur une forme « d'inscriptionnalisme » et une analyse extensionnaliste des prédicats généraux (voir notamment Panaccio, 1993, pour une discussion éclairante). Merci à un relecteur anonyme de m'avoir invité à clarifier ce point.

13. S'il peut sembler que les thèses (Nom1) et (Nom2) sont apparentées, et s'il est vrai qu'elles ont parfois été défendues de manière conjointe ou même confondues, elles sont pourtant logiquement indépendantes. Un partisan des universaux « concrets », comme D. M. Armstrong, accepte (Nom2) mais non pas (Nom1), puisqu'il pense que les universaux existent mais qu'ils sont spatio-temporellement localisés dans les particuliers qui les instancient. De manière converse, Quine (à une certaine époque) a pu adhérer à (Nom1) mais non à (Nom2), puisqu'il fut amené à reconnaître l'existence des classes tout en rejetant celle des universaux. De même, la « théorie des tropes » (Williams, 1953) admet également (Nom1) mais pas (Nom2), en défendant qu'il n'existe fondamentalement que des « particuliers abstraits ». On peut ainsi être platoniste sans être réaliste, ou l'inverse.

indépendante de l'esprit. Le nominalisme traditionnel, s'il refuse l'existence indépendante des *kinds* sur le plan ontologique, ne s'engage pas forcément quant à la question de savoir s'ils sont « construits » ou au contraire « fondés en nature ». Ainsi peut-on être nominaliste – en un sens traditionnel apparenté à (Nom1) ci-dessus – sans être constructiviste ou antiréaliste. Ceci ouvre la possibilité logique que l'énigme goodmanienne soit nominaliste sans être constructiviste, ou l'inverse – quoiqu'elle soit probablement les deux. Il est étrange que Hacking ne relève pas cette nuance, puisque l'on a vu, précisément, que c'est ce que Locke prétendait maintenir conjointement. Quoiqu'il en soit, un premier écueil de sa lecture de l'énigme goodmanienne est donc qu'elle demeure trop floue sur ce qu'il convient d'entendre par « nominalisme ».

En second lieu, il me semble plus dommageable encore que Hacking emploie l'étiquette de « nominalisme » sans guère tenir compte de l'usage que Goodman en faisait lui-même, et alors que celui-ci est pourtant réputé être l'un des plus fervents partisans de cette doctrine dans la philosophie analytique contemporaine. À la décharge de Hacking, il faut dire qu'il n'est pas toujours aisé de déterminer ce que le philosophe américain plaçait exactement sous ce terme, qu'il a utilisé en des sens non-équivalents dans ses travaux des années 1940-1950 (Cohnitz & Rossberg, 2006, 76-92). Reste, toutefois, que Goodman a proposé une définition relativement claire du nominalisme dans son premier ouvrage *La Structure de l'Apparence* (SA, 1950) ainsi que dans un texte légèrement plus tardif, « A World of Individuals » (WI, 1956)<sup>14</sup>. Une grande partie de la critique s'est accordée pour dire que c'est précisément dans ces textes que gît la bonne compréhension du nominalisme goodmanien (voir Cohnitz & Rossberg, 2006, 86-91)<sup>15</sup>. La question se pose alors de savoir si la lecture proposée par Hacking du paradoxe du « vleu » est conforme à cette définition particulière du nominalisme.

La réponse à cette question me semble être clairement négative. Mais pour le vérifier, il me faut d'abord montrer pourquoi le nominalisme tel que le concevait Goodman dans ses premiers travaux se réduit ni à (Nom1) ni à (Nom2). Si tel est bien le cas, on pourra établir plus loin que l'énigme est nominaliste en un autre sens, qui est resté inaperçu par Hacking. Tout d'abord, le nominalisme défendu par Goodman dans *La Structure de l'Apparence* n'équivaut pas à la position (Nom1), soit à la défense d'une ontologie restreinte aux particuliers. Cette dernière thèse, que le philosophe américain appelle « particularisme » et qu'il attribue notamment à Carnap (1928) est explicitement éconduite dans SA, qui se voudra plutôt adopter une position « réaliste » inverse au particularisme et donc à (Nom1). Sans cesser de se revendiquer du « nominalisme », Goodman développe dans ce dernier ouvrage

14. Ce dernier texte a été traduit dans le volume consacré au nominalisme dirigé par Claude Panaccio (2012, 157-183).

15. Voir également Hellman (2001); Haack (1997); Pouivet (1997) et Vuillemin (1971).

un système constructionnel qui prend pour primitifs des entités multiples instanciées et répétables, les *qualia*. Ces derniers peuvent être apparentés à des universaux (SA 183)<sup>16</sup>. Cette ontologie réaliste, de toute évidence, n'est pas compatible avec le nominalisme compris au sens (Nom1), puisqu'elle tient les objets particuliers concrets pour des constructions logiques opérées à partir d'entités répétables et abstraites.

Faut-il alors dire que le nominalisme de SA équivaut à une thèse de type (Nom2), soit à un rejet des *abstracta*? Cette piste pourrait sembler convaincante, puisque Goodman affirme à plusieurs endroits que son nominalisme s'oppose au « platonisme », étant fondamentalement motivé par une répugnance à admettre ces monstres ontologiques que sont les classes<sup>17</sup>. Pourtant, cette hypothèse est incorrecte. Les *qualia* qui se trouvent à la base du système de SA, comme on l'a indiqué plus haut, sont caractérisés comme « abstraits » par Goodman, au sens où ils pourront être définis – et même être dit subsister – indépendamment de leurs occurrences spatio-temporelles. En outre, et même si les classes sont assurément des entités abstraites, toutes les entités abstraites ne sont pas des classes. Le rejet de ces dernières n'équivaut donc pas encore à une défense du « tout-concret » qu'incarne le nominalisme en son sens (Nom2).

S'il se définit indépendamment de (Nom1) et (Nom2), comment alors comprendre le nominalisme de Goodman? Considérons ce que déclare ce dernier :

L'attitude nominaliste est issue en partie, peut-être, de la conviction que les entités ne diffèrent que si leur contenu diffère au moins partiellement (SA 49)

Le nominalisme consiste dans le refus d'admettre toute autre entité que des individus (SA 50)

Le monde est pour moi, en tant que nominaliste, un monde d'individus (WI 157)

Ces formules, qui ne sont pas immédiatement parlantes, s'éclairent une fois que l'on rappelle que Goodman recourt dans SA au « calcul des individus » (c'est-à-dire à la méréologie), plutôt qu'au traditionnel calcul des classes. Les déclarations tout juste considérées réfèrent sans nul doute à l'adoption de ce calcul méréologique<sup>18</sup>. Mais quel rapport faut-il voir entre la méréologie, le nominalisme, et la proscription des entités non-individuelles, ou d'entités distinctes possédant le même contenu? La réponse est que les systèmes méréologiques traditionnels (comme celui développé dans SA) admettent un

16. Raison pour laquelle Quine remarquera que « l'admission des qualia comme valeurs des variables est, en un sens, une sortie hors du nominalisme » (1951, 559).

17. « Le nominalisme selon moi consiste avant toute chose dans le refus de reconnaître les classes » (WI 159, voir aussi SA 48).

18. Morizot & Pouivet (2011); Cohnitz & Rossberg (2006); Vuillemin (1971).

principe qui en garantissent l'extensionnalité et qui s'apparente au réquisit par lequel Goodman définit le nominalisme : « pas de distinction d'entités sans distinction de contenu » (SA 50). Ce principe, que Peter Simons appelle le « Principe des Parties Propres » (1987, 28), stipule que deux entités possédant exactement les mêmes parties propres sont identiques<sup>19</sup>. Autrement dit, si  $x$  et  $y$  ont la même constitution méréologique, alors  $x$  et  $y$  sont identiques. Si l'on admet que le « contenu » dont parle Goodman désigne les parties dont sont composées les entités, alors sa maxime correspond précisément au Principe des Parties Propres.

La demande selon laquelle des entités ne sont distinctes que si leur contenu diffère au moins partiellement, que je comprends donc ici comme équivalent au Principe des Parties Propres, fait écho aux vellétés de parcimonie du nominalisme traditionnel. Goodman, en effet, insiste pour dire que ce réquisit permet d'éviter la prolifération ontologique inhérente au calcul des classes (SA 48-49). Ce dernier autorise la construction d'une infinité d'entités distinctes à partir des mêmes primitifs. Supposons que nous ayons trois entités atomiques  $a$ ,  $b$ , et  $c$ . Le platoniste ne s'en tiendra pas simplement à admettre l'existence de ces atomes et des classes basiques que l'on peut former à partir d'eux, comme  $\{a\}$ ,  $\{b\}$ ,  $\{c\}$ ,  $\{a, b\}$ ,  $\{b, c\}$ ,  $\{a, c\}$ , ou  $\{a, b, c\}$ . Puisqu'il admet des classes de classes, comme  $\{a, \{b, c\}\}$ , puis des classes de classes de classes, et ainsi de suite, il se verra inévitablement engagé à reconnaître l'existence d'une infinité d'entités distinctes qui seront, pourtant, ultimement composées des mêmes atomes  $a$ ,  $b$ , et  $c$ <sup>20</sup>. C'est précisément cette inflation ontologique que le nominaliste qui recourt au calcul des individus entend éviter, grâce au Principe des Parties Propres. Pour reprendre notre exemple précédent, ce principe permettra d'obtenir un univers de discours restreint aux individus atomiques et à leurs sommes méréologiques :  $\langle a; b; c; a + b; b + c; a + c; a + b + c \rangle$ , soit sept entités. Ainsi le nominaliste peut-il bloquer la génération infinie d'entités inhérente au calcul des classes. Plus généralement, étant donné un nombre  $n$  d'individus atomiques, le nombre d'individus admissibles avec le calcul des individus sera  $2^n - 1$  (Goodman, 1972, 161).

Ce que cela montre, c'est que le « nominalisme », pour Goodman ne concerne pas tant la nature des entités qu'il s'agit d'admettre dans son ontologie que le *traitement logique* que l'on en proposera, c'est-à-dire, le nombre d'entités qui pourront être produites à partir des mêmes constituants<sup>21</sup>. Si cette demande se veut assurément restrictive quant à ce que l'on peut dériver logi-

19.  $x$  est une partie propre de  $y$  si et seulement si  $x$  est une partie de  $y$  et  $x \neq y$ .

20. « Il suffit qu'on ait admis quelques individus, l'utilisation du calcul des classes ouvre la porte à toutes les classes, les classes de classes, etc., de ces individus, et permet ainsi d'importer, outre les individus délibérément admis dans notre choix des primitifs particuliers, une multitude d'autres entités qui ne sont pas des individus » (Goodman, SA 49).

21. Voir Goodman (1972, 171-172); Lewis, 1991 (38-41), et Cohnitz & Rossberg (2006, 87) pour une discussion sur ce point.



quement à partir des primitifs, elle laisse pourtant une pleine liberté dans le choix de ces primitifs : « le nominaliste n'admet que des individus mais il peut prendre n'importe quoi pour individu » (SA 52). En d'autres termes, le nominalisme se définit indépendamment de toute considération sur ce qui constitue, par ailleurs, une compréhension théorique raisonnable ou partagée de l'individualité. Tout ce qui est requis est que les entités soient « traitées dans le système comme des individus, c'est-à-dire que le système identifie toujours les unes aux autres les entités qu'il engendre à partir – exactement – de la même sélection d'entités admises et qui ne sont pas elles-mêmes engendrées à partir d'autres » (SA 52).

En somme, le nominalisme se définit donc bien, selon Goodman, indépendamment de (Nom1) et de (Nom2). Pire, il se voit aussi rendu compatible avec le rejet de ces thèses, comme en atteste le système de SA, qui est nominaliste au sens tout juste considéré mais prend pour base des entités répétables (contre Nom1) et abstraites (contre Nom2). Le nominalisme, suivant la définition dernière qu'en a proposé Goodman, figure donc moins un rejet des universaux, classes, ou *abstracta*, qu'un réquisit technique procédant du calcul méréologique des individus.

Maintenant qu'il a été établi que Goodman définit son nominalisme en un sens méréologique, je veux montrer que le calcul des individus entraîne l'acceptation d'une thèse métaphysique particulière, qui s'avérera jouer un rôle crucial dans ma relecture « hyper-nominaliste » de l'énigme du « vleu ». À cette fin, je dois ici convoquer un nouvel élément de la méréologie extensionnelle classique, que l'on appelle le « Principe de Composition Non Restreinte » (Lewis 1991, Varzi 2015) ou encore le « Principe de Somme Binaire » (Simons, 1987). Selon cet axiome des systèmes méréologiques traditionnels, toute paire d'entités possède une somme. On le retrouve explicitement dans le calcul des individus. Comme le note Goodman : « Toute paire d'individus a une somme [...] Nous pouvons affirmer [cet] énoncé [...] comme un postulat ou théorème de notre calcul » (SA 62).

Le Principe de Composition Non-Restreinte est généralement tenu comme le fondement logique d'une thèse métaphysique connue sous le nom d'« universalisme méréologique » (UM)<sup>22</sup>. L'UM est souvent présenté par les métaphysiciens contemporains comme une réponse à la « question spéciale de la composition » laquelle consiste à demander quand et dans quelles circonstances des choses en composent une autre, ou s'additionnent pour former

---

22. « Ce principe [de Composition Non-Restreinte] est au cœur de la méréologie traditionnelle. De nombreux philosophes le tiennent cependant pour inacceptable, puisque, s'il peut s'avérer commode afin de fournir une contrepartie méréologique à la notion ensembliste de « classe », il semble entraîner l'existence d'une grande variété d'entités *prima facie* invraisemblables, composées de parties qui n'ont rien à voir entre elles » (Varzi, 2015, 421).

un nouvel objet (Van Inwagen 1990 ; Markosian 1998)<sup>23</sup>. Parmi toutes les possibilités qui sont ouvertes pour répondre à ce problème ontologique fondamental, se trouve l'UM, qui défend que *tout* ensemble d'éléments, quel qu'il soit, forme un objet composite réel : « l'universalisme méréologique est la thèse selon laquelle, pour tout ensemble *E* d'objets disjoints, il existe quelque chose que les membres de *E* composent » (Rea, 1998, 348). La réponse à la question spéciale de la composition serait donc que cette dernière a *toujours* lieu. Prenez n'importe quelle collection d'entités, et celles-ci composeront nécessairement ou automatiquement quelque chose d'autre. Si nous admettons par exemple qu'il existe des entités telles que la lune et le Taj Mahal, il existera alors également, selon l'universaliste, des entités composites telles que la somme de la lune et du Taj Mahal, la somme des cratères de la lune et des dômes du Taj Mahal, et bien d'autres choses de ce type encore. Or Goodman, puisqu'il admet le Principe de Composition Non Restreinte en tant qu'axiome du calcul des individus, en est également venu à accepter l'UM :

[L'idée que toute paire d'individus possède une somme] a quelquefois suscité étonnement et résistance. L'objection courante consiste à désigner deux individus quelconques très différents et largement séparés puis à demander s'il est raisonnable de supposer que leur somme est un individu. Une telle objection passe à côté de la question. Si l'océan Arctique et un grain de poussière dans le Sahara sont des individus, leur somme est aussi un individu [...] Un individu n'a pas besoin d'être organisé ou uniforme, n'a pas besoin d'être continu ou d'avoir des frontières régulières » (Goodman, SA 62)

Comme le montre ce passage, Goodman défend bien qu'absolument *toute* somme d'individus est une entité acceptable suivant les réquisits de la méréologie. Le philosophe américain insiste sur le fait qu'il n'importe pas de savoir si les éléments qui composent une somme méréologique sont spatio-temporellement épars, causalement disjoints, ou qualitativement hétérogènes. La composition aura toujours lieu quoiqu'il en soit. Ceci, il est clair, revient à une défense de l'UM.

Les développements précédents autorisent de former le raisonnement suivant : nous avons vu que le nominalisme goodmanien se définit d'après l'adoption du calcul méréologique des individus et que le calcul des individus, via le Principe de Composition Non-Restreinte, implique l'UM. De là, on peut en inférer que le nominalisme, tel que le conçoit Goodman, implique l'UM. C'est précisément cette dernière idée qui va me permettre de soutenir que l'énigme du « vleu » est nominaliste en un sens qui fait appel à la méréologie et plus précisément à cette thèse spécifique qu'est l'UM. Si l'on accepte,

23. Pour le dire plus précisément, la question spéciale de la composition demande à quelles conditions les objets dits « méréologiquement simples », c'est-à-dire, sans parties propres, peuvent composer un ou plusieurs objet(s) « composite(s) ».

d'une part, que le nominalisme de Goodman est solidaire de l'UM et que l'on montre, de l'autre, que l'UM est lié au paradoxe du « vleu », on pourra alors en déduire que l'énigme est nominaliste en un nouveau sens, qui réside moins dans un rejet des universaux ou des *abstracta* (comme le veut Hacking) que dans l'idée que toute collection d'individus possède une somme (comme le veut l'UM). Ce que je vais défendre, en bref, est que le nominalisme tel que le comprend Goodman via la méréologie se retrouve au cœur de l'énigme du « vleu », et donc que cette énigme est encore plus fortement nominaliste que ne le croit Hacking.

## 5 LE VLEU ET L'UNIVERSALISME MÉRÉOLOGIQUE

Toute la question est désormais la suivante : quel rapport existe-t-il entre l'UM et le paradoxe du « vleu » ? Je défends que celui-ci peut être mis en évidence de deux façons : premièrement, en montrant que la nouvelle énigme de l'induction et sa solution apportent un soutien au moins partiel à un argument en faveur de l'UM ; puis deuxièmement, en montrant de manière converse que l'UM permet de renforcer la plausibilité de l'énigme de Goodman.

### 5.1 DE L'ÉNIGME À L'UM

Considérons le premier point. L'énigme du « vleu », à mon sens, peut apporter un soutien à un certain argument en faveur de l'UM. L'argument en question est celui qu'a proposé Michael Rea (1998, 352) :

- (P1) Pour tout genre  $K$ , arranger les objets « en forme de  $K$  » [ $K$ -wise] est à la fois nécessaire et suffisant pour amener un objet du genre  $K$  à l'existence
- (P2) Toute manière d'arranger les objets *peut* constituer un genre
- (P3) Si toute manière d'arranger les objets *peut* constituer un genre, alors toute manière d'arranger les objets *constitue* un genre
- (C1) Toute manière d'arranger les objets *constitue* un genre (P2, P3)
- (P4) Les membres de toute classe d'objets disjoints sont arrangés d'une manière ou d'une autre
- (C2) Les membres de toute classe d'objets disjoints composent quelque chose (P1, C1, P4)

Je ne souhaite pas discuter ici le détail de cet argument ou la manière dont Rea propose de le soutenir. Ce qui me semble intéressant, c'est que l'énigme du « vleu » peut être comprise comme apportant un soutien aux prémisses (P2) et (P3) de cet argument. Si tel est le cas, le paradoxe de Goodman peut bien figurer un argument, fût-il partiel, en faveur de l'UM.

Le soutien apporté à la prémisse (P2) par l'énigme est selon moi le suivant. Ce qu'établit Goodman avec son paradoxe, c'est que rien ne permet de démontrer, en termes logiques ou empiriques, que le prédicat « vert » est plus fondamental, plus naturel, ou mieux formé, que le prédicat « vleur ». Mais la conclusion inévitable est alors la suivante : si l'on admet que « vert » désigne un genre (*kind*), alors il faut en dire autant de « vleur ». Et puisqu'il peut exister une contrepartie aberrante de type « vleur » pour tout prédicat ordinaire, il s'ensuit que nous pouvons construire un nombre illimité de termes génériques déviants. Plutôt que de parler d'émeraudes et de rubis, on pourrait, pour reprendre un autre exemple de Goodman, parler d'« émerubis », ce terme se définissant comme « ... est une émeraude observée avant *t* ou un rubis ». Cette stratégie est bien sûr aisément généralisable. Prenez n'importe quel terme générique ordinaire, et vous pouvez en construire une contrepartie monstrueuse, quoique logiquement impeccable et empiriquement adéquate. Ce que montre Goodman avec son énigme, c'est donc que rien ne permet a priori de disqualifier de tels termes génériques aberrants, qui s'avèrent symétriques à nos prédicats les plus ordinaires.

J'en conclus que Goodman montre bien dans son énigme que toute manière d'arranger les objets peut, en théorie, constituer un genre, c'est-à-dire, pourrait en principe figurer dans notre inventaire catégoriel de la réalité.

Goodman ne s'en tient pas toutefois à une simple possibilité théorique, comme le suggère encore la prémisse (P2) de l'argument de Rea. Il avance plus radicalement, et en accord avec la prémisse (P3), que toute manière d'arranger les objets constitue actuellement un genre.

C'est ainsi du moins que peut se comprendre la « théorie de l'implantation » examinée plus haut. Rappelons que Goodman défend que « vert » l'emporte sur « vleur » simplement pour cette raison que le premier est un prédicat implanté. Rien, autrement dit, ne serait intrinsèquement pervers dans « vleur », tout comme rien n'est intrinsèquement correct dans « vert ». Mais en ce cas, je crois que la leçon à tirer de l'énigme n'est pas que « vleur » ne *réfère* à rien du tout. Ce n'est certes pas un terme que nous admettons d'ordinaire, mais il n'en est pourtant pas moins parfaitement définissable. « Vleur » ne souffre d'aucun vague : nous pouvons, de fait, déterminer clairement l'extension de ce prédicat ou en identifier les instances. Une chose vleur est simplement une chose verte examinée avant *t* ou une chose bleue qui est ou bien examinée ou non après *t* ou bien non examinée avant *t*. Le prédicat « vleur » s'applique donc à des entités réellement existantes, que nous admettons déjà dans notre ontologie. Il existe, partout autour de nous, des choses vleures. Dès lors, et si nous devons rejeter le « vleur », ce n'est pas parce que ce terme échouerait à référer, ou qu'il n'existerait pas de choses vleures, mais plutôt parce qu'il n'a jamais été utilisé par le passé, et parce qu'il propose une organisation du monde à laquelle nous ne portons aucun intérêt. C'est précisément, je crois, ce que signifie la théorie de l'implantation : « vleur » n'est pas implanté et c'est la seule raison, pour Goodman, qui fait que nous l'ignorons et pouvons l'ignorer. Comme le résume Varzi, « que personne ne découpe la carcasse de l'être

de drôles de manières ne signifie pas que les lois de la nature l'empêchent foncièrement » (in Campbell, 2011, 143). Que personne ne parle jamais de choses « vleues » ne signifie pas qu'il n'y a pas de choses vleues ; mais simplement que nous n'avons aucun intérêt à diviser ainsi l'étendue qui fait le monde. Si ceci est juste, l'idée de Goodman serait donc bien finalement de dire que tout arrangement d'objets, quel qu'il soit, constitue *actuellement* un genre, bien qu'évidemment nous n'ayons ni la possibilité ni le besoin de recenser ou d'admettre tous ces genres étranges. C'est précisément ce qui se passe pour le « vleur », qui est un arrangement d'objets verts et bleus à différents temps, auquel nous ne prêtons d'ordinaire aucune attention. Dès lors, et si cette lecture est juste, l'on arrive donc bien à un argument en faveur de la prémisse (P3) de l'argument de Rea : toute manière d'arranger les objets constitue actuellement un genre. À un premier niveau, l'énigme de Goodman peut donc s'intégrer dans le dispositif d'un argument en faveur de l'UM. S'il est vrai que le nominalisme de Goodman est lié à l'UM, comme nous l'avons défendu plus haut, il s'ensuit que l'énigme du « vleur » est bien en lien avec le nominalisme tel que le comprenait originellement Goodman. Ceci permet déjà de vérifier qu'il y a une sorte supplémentaire de nominalisme dans l'énigme de FFP, qui n'a pas été identifiée par Hacking

## 5.2 DE L'UM À L'ÉNIGME

Un second lien peut être établi entre le paradoxe de Goodman et l'UM. Plutôt que d'aller de l'énigme vers l'UM, je crois qu'il est également possible de faire le mouvement inverse, en disant que l'UM renforce l'énigme du « vleur ». Afin de le mesurer, considérons ce qu'écrivait David Lewis dans son ouvrage *Parts of Classes* :

Je défends que, dès lors qu'il existe plusieurs choses, elles ont une fusion [...] Je suis donc engagé à admettre un nombre immense de choses apparemment invraisemblables, comme les truites-dindes [sommées méréologiques de truites et de dindes] [...] Si vous voulez ignorer l'existence d'une telle entité, vous le pouvez. C'est seulement en parlant avec vos quantificateurs « grand ouverts » que vous devez en affirmer l'existence. Si, comme la plupart d'entre nous tout le temps ; ou chacun d'entre nous la plupart du temps, vous quantifiez suivant certaines restrictions, vous pouvez laisser cette entité de côté. Vous pourrez alors déclarer qu'il n'existe simplement pas une telle chose – excepté, bien sûr, parmi les choses que vous décidez d'ignorer (1991, 80).

Dans ce passage, Lewis entend prémunir l'UM de l'objection centrale que l'on pourrait lui faire, à savoir que cette doctrine s'engage envers un nombre indéfini d'entités composites invraisemblables. Ce qu'il défend ici est que le point de vue du discours ordinaire, sans être faux, est incomplet. Si le sens commun refuse d'admettre l'existence de certains objets composites, c'est,

pour Lewis, en vertu de restrictions qu'il applique, implicitement, sur le domaine de quantification. Si j'ouvre le placard et dis « il n'y a pas de biscuits », je veux dire en réalité qu'il n'y a pas de biscuit *dans le placard*, et non évidemment qu'il n'existe aucun biscuit *tout court*. Mon énoncé, alors, a pour domaine restreint toutes les choses dans le placard, et non toutes les choses au monde. De même, selon Lewis, lorsque le sens commun dit que « rien n'est moitié dinde, moitié truite », cela signifie simplement que rien, étant donné *le domaine de quantification restreint des assertions ordinaires*; n'est moitié dinde et moitié truite. Nous *choisissons*, nous dit Lewis, d'ignorer les truites dindes, puisque le sens commun répugne à mettre ensemble des choses qui sont disjointes spatio-temporellement ou qualitativement hétérogènes<sup>24</sup>. Mais cela ne veut pas dire qu'il n'existe aucune entité qui, si l'on quantifie dans l'absolu, puisse tomber sous l'extension du terme « truite-dinde ». Que nous ne prenions pas en considération les truites-dindes, en ce sens, n'établit pas que celles-ci n'existent pas<sup>25</sup>.

Ceci étant dit, il me semble que « vleu » peut être compris comme un analogue de « truite-dinde », en ce qu'il désigne un regroupement méréologique étrange. « Vleu », méréologiquement parlant, a pour extension la somme des choses examinées avant *t* et vertes, des choses examinées après *t* et bleues, ou des choses non examinées avant *t* et bleues. Les choses vleues (émeraudes ou non) sont en ce sens des entités disparates, éparpillées dans le temps et l'espace, tout comme le sont les truites-dindes. Si nous comprenons « vleu » en ce sens, je crois que tout ce que dit Lewis à propos des truites-dindes correspond exactement à ce que Goodman défend au sujet du « vleu ». On peut vérifier que l'on retrouvait déjà exactement le même type d'argument que celui déployé par Lewis chez Goodman, lorsqu'il envisageait les implications ontologiques du Principe de Composition Non-Restreinte :

Qu'une unité soit existante ne signifie en aucun sens qu'il s'agit d'une entité uniforme ou organisée, continue, ou dont les frontières sont régulières. La supposition selon laquelle des instances bizarres démontrent que deux individus ne peuvent avoir une somme révèle une erreur dans l'interprétation du domaine de nos variables (SA 62).

Comme on le voit, il s'agit ici de la même idée que celle déployée par Lewis plus haut : nous excluons les objets composites, dit Goodman, parce que

---

24. « Des sommes méréologiques de choses qui s'opposent plus à ce qui les entoure qu'elles ne s'opposent entre elles nous donnent beaucoup plus de satisfaction. Elles sont adjacentes, collées les unes aux autres, et elles agissent de concert. L'existence de sommes méréologiques de choses disparates, dispersées et adoptant des voies séparées est beaucoup moins enthousiasmante » (D. Lewis, 2007, 323).

25. « Nous n'avons pas de nom pour la somme méréologique de la moitié droite de ma chaussure gauche plus la lune plus la somme de toutes les boucles d'oreilles de Sa Majesté [...] Il est raisonnable de ne pas en tenir compte dans notre langage et notre pensée quotidiens. Mais l'ignorer ne la fait disparaître » (*ibid.*, 327).

nous quantifions usuellement sur un domaine restreint d'entités, mais non parce qu'il n'existe pas, dans l'absolu, de tels objets. En un sens, c'est donc bien une vérité qu'affirme le sens commun : il n'y a pas de dindes-truites et pas non plus de choses vleues. Mais il s'agit d'une vérité simplement au sens où l'on peut dire « il n'y a pas biscuits » lorsqu'il n'y a pas de biscuits *dans le placard*. C'est simplement parce que le discours ordinaire refuse *a priori* toute référence à des objets qualitativement disparates ou éparpillés dans le temps et l'espace (comme les dindes-truites ou les choses vleues) qu'il répugne à admettre ces sommes méréologiques étranges. Mais cela ne veut pas dire qu'il n'existe aucune entité qui, une fois ces restrictions mises à part, tombe sous l'extension des prédicats « truite-dinde » ou « vleu ».

Ainsi, les arguments de Goodman et Lewis relatifs à l'admission des sommes méréologiques étranges de l'UM sont parallèles. Mais en quoi tout cela concerne-t-il la nouvelle énigme de l'induction ? La réponse est que l'usage que fait Goodman de son paradoxe conduit exactement à la même conclusion que l'UM. Considérons ce qu'affirmait le philosophe américain dans *Manières de faire des mondes* (1978) :

L'induction requiert de *choisir* comme genres pertinents certaines classes, à l'exclusion d'autres. C'est seulement ainsi, par exemple, que l'observation d'émeraudes exhibe une régularité et confirme que toutes les émeraudes sont vertes plutôt que toutes vleues [...] Je dis [genres] « pertinents » plutôt que « naturels » [...], [puisque] « naturel » suggère quelque priorité catégorielle absolue ou une priorité psychologique, alors que les genres en question sont plutôt à comprendre *dans le contexte d'une habitude ou d'une tradition* (MFM 26, je souligne).

À aucun moment Goodman ne prétend-il ici que ce qui permet de choisir « vert » plutôt que « vleu » serait que le premier prédicat, mais pas le second, permet de désigner des choses réellement existantes. Il souligne plutôt qu'il en va d'un simple choix. Cela revient à dire que nous excluons, par « habitude » ou par « tradition », cette manière d'organiser les objets. Ce qui est sous-entendu ici, c'est que nous aurions pu ou pourrions utiliser « vleu ». En termes goodmaniens, cette idée peut être exprimée en disant que, même si les prédicats acceptés sont ceux qui sont devenus implantés, il existe un nombre indéfini de prédicats non implantés qui pourtant pourraient ou auraient pu devenir acceptés. Or, dans le cas précis de « vleu », ceci ne semble avoir de sens que s'il existe des choses vleues. C'est *parce qu'il y a du vleu*, soit des choses vertes et bleues existant et observées ou non à différents temps, que nous aurions pu recourir à « vleu », plutôt qu'à « vert » et « bleu ».

Certes, il pourrait sembler incroyable ou farfelu de dire qu'il existe des entités comme les choses vleues ou les truites-dindes. En ce cas, certains diront qu'on ferait peut-être mieux de débarrasser l'énigme de toute connexion à l'UM, afin d'éviter d'en miner la crédibilité. Toutefois, Goodman pourrait répondre à cela, suivant le mot de Lewis (1991, 81), qu'il y a une forme « d'innocence ontologique » de la méréologie. Une somme méréologique, si farfelue

soit-elle, n'est en effet *rien de plus* ou *rien d'autre* que la collection de ses parties. Elle désigne exactement les mêmes portions de la réalité que ses parties et ne figure donc pas une entité mystérieuse outre mesure. Admettre l'existence d'une multiplicité d'entités composites, comme les truites-dindes ou la somme méréologique qui figure l'extension de « vleur », ne revient alors pas à dire que nous « amenons à l'être » de nouvelles entités. Au contraire, nous ne faisons alors que reformuler des engagements ontologiques que nous avons déjà, envers les truites, les dindes, les choses vertes examinées avant *t*, les choses bleues examinées après *t* ou non examinées avant *t*. Il ne s'agit, en effet, que de réorganiser des régions spatio-temporelles, ou des objets, qui sont présentement déjà acceptés. Ainsi, on pourrait dire que l'UM, loin d'entacher le paradoxe du vleur, lui confère même une plus grande crédibilité : puisque nous pensons déjà qu'il existe des choses vertes et des choses bleues à différents temps, Goodman est parfaitement en droit de supposer qu'il existe des choses vleurées. Les objets auxquels réfère ce prédicat n'ont en ce sens rien d'incroyable ni même de très spécial.

Résumons sur ce parcours opéré depuis l'UM vers l'énigme goodmanienne. Ce que la théorie de l'implantation suggère, c'est que les choses vleurées sont ignorées par le sens commun tout simplement parce que nous n'avons ni intérêt ni habitude de les remarquer et de les singulariser. Or cette idée, on l'a dit, est précisément celle des partisans de l'UM. Pour ces derniers, il existe toujours plus de choses dans le monde que nous le pensons et nous *décidons* simplement d'en ignorer la plupart.

Ainsi, je défends que l'UM permet de mieux comprendre la nature du problème que pose Goodman et même, ultimement, de le renforcer. C'est *parce que*, dans un cadre universaliste, le monde contient un nombre indéfini d'objets ou de groupements composites, qu'une énigme comme celle du « vleur » peut si bien fonctionner. C'est *parce qu'il y a* réellement du vleur dans le monde, et pas seulement du vert ou du bleu, que l'énigme pose un problème si résistant. L'énigme, comme le suggère Goodman, montre que le réel est surpeuplé et que seul un choix pragmatique permettra d'en sélectionner les habitants. Cette affirmation, à mon sens, se comprend bien mieux une fois que l'on rappelle en quoi consiste originellement le nominalisme goodmanien. Si ce dernier, comme nous l'avons vu, est lié à cette thèse qu'est l'UM, et que l'UM renforce le paradoxe du « vleur », nous avons donc une seconde raison de penser que l'énigme goodmanienne convoque le nominalisme ainsi qu'il était techniquement défini par Goodman.

Pour finir, il me paraît important d'écartier une objection possible<sup>26</sup>. On pourrait affirmer que les deux éléments dont je souligne la complémentarité – savoir l'énigme goodmanienne et l'UM – entrent en réalité en conflit. En effet, tandis que la méréologie standard n'exclut aucune composition, toute solution apportée à l'énigme de l'induction, quant à elle, le doit manifestement.

---

26. Je remercie un relecteur anonyme pour cette remarque judicieuse.



Après tout, le problème de Goodman est bien celui d'*éliminer* les généralisations, prédictions, ou catégorisations anormales, comme par exemple celles qui sont fondées sur « vleur ». Comme il a été mentionné plus haut, le philosophe américain insiste pour dire que « l'induction requiert de choisir comme genres pertinents certaines classes, à l'exclusion d'autres » (MFM, 26, je souligne). Il s'agit donc bien de « restreindre » la composition, dès lors que nous voulons résoudre l'énigme. Cela revient à dire nous ne pouvons tout à la fois admettre l'existence du vert, du bleu, *et* du vleur ; des roses, des émeraudes, *et* des émeroses, du cuivre, de l'or, *et* du cuivror, etc. Prétendre le contraire, indique Goodman, rendrait vide de sens le projet même d'établir des classifications<sup>27</sup>. Autrement dit, il ne peut y avoir de catégories et de correction de catégorisation que via un travail d'emphase, de sélection, de suppression (MFM, 23-36). Pour « faire un monde », selon l'expression consacrée par l'« irréalisme » ultérieur de Goodman, il semble falloir faire des choix, et donc, refuser d'admettre que toute collection d'individus constitue un genre *bona fide*.

Si cette remarque est juste, il serait toutefois erroné d'en conclure que les espèces anormales ou étranges comme celles que dénotent les étiquettes « vleur », « cuivror », ou « émerose » n'ont aucune réalité sur le plan ontologique. Ce que cela montre, c'est simplement que ces espèces ne sont pas *pertinentes*. Or qu'une espèce ne soit pas pertinente, encore une fois, ne signifie pas qu'elle *n'existe* pas. C'est, plutôt, dire qu'elle n'est pas correcte pour les fins et d'après les usages qui sont les nôtres, et qu'elle peut donc être exclue. Les espèces non pertinentes ne sont pas telles en vertu d'un quelconque défaut d'être. C'est plutôt qu'elles ne répondent pas au réquisit d'implantation. Nous aurions pu découper le monde en termes de « vleur » et « blert » plutôt qu'en « vert » et « bleu ». Que nous ne l'ayons pas fait ne suffit pas à dire que rien ne correspond à ces étiquettes, qu'il n'y a pas de vleur et de blert. La pertinence, pour le dire encore autrement, répond à des *desiderata* épistémiques ou pragmatiques, mais elle n'a pas de portée ontologique.

Peut-être rétorquera-t-on *qu'une fois opérée* la sélection d'espèces pertinentes, leurs contreparties tératologiques cessent en quelque sorte d'exister. Il est vrai, Goodman affirme que le vleur ne peut être une espèce pertinente *dans le même monde* que bleu et vert (MFM 28-29). Mais là encore, la conséquence qui va de la *sélection* de certaines espèces à l'*inexistence* de leurs contreparties *grue-like* n'est pas bonne. Il ne fait pas de doute que, du point de vue du sens commun, ou dans nos meilleures versions scientifiques, il n'existe pas de choses vleues, de cuivror, ou truites-dindes. Mais – et c'est là que je crois que Goodman rejoint Lewis –, ceci n'est pas le reflet d'un arrangement intrinsèque du monde. C'est, plutôt, l'effet de contraintes pragmatiques qui pèsent sur le discours, comme celles touchant à l'implantation des prédi-

---

27. « Admettre toutes les classifications sur un pied d'égalité revient à ne pas faire de classification du tout. La classification implique une promotion » (Goodman, 2005, 57).

cats et systèmes catégoriels. Une fois que nous envisageons des alternatives possibles aux classifications implantées et donc ordinaires, comme invite à le faire l'énigme, nous mesurons qu'il y a quelque chose de *métaphysiquement arbitraire* à conférer un privilège aux dernières sur les premières. C'est là, je crois, la leçon « nominaliste » de Goodman.

## 6 CONCLUSION

Une lecture « hyper-nominaliste » de l'énigme du « vleu » a ici été défendue. Celle-ci consiste à rapporter le nominalisme tel que le comprenait originellement Goodman à la nouvelle énigme de l'induction de FFP. Pour résumer, voici l'argument que nous avons déployé à cette fin, et qui fonctionne en deux étapes. Première étape : si le nominalisme goodmanien est lié à l'adoption d'un calcul méréologique et si ce calcul méréologique implique l'UM, alors le nominalisme goodmanien implique l'UM. Deuxième étape : si le nominalisme goodmanien implique l'UM; et si l'UM a part liée avec l'énigme du « vleu », alors le nominalisme goodmanien a part liée avec l'énigme du « vleu ».

Cette dernière hypothèse a été vérifiée, dans la mesure où l'on peut aussi bien aller de l'énigme à l'UM (et donc au nominalisme); ou de l'UM à l'énigme (et donc au nominalisme). J'en conclus qu'il existe un lien entre le nominalisme tel que le définissait Goodman et l'énigme du « vleu ». Tout ceci permet d'évaluer plus précisément la lecture de Hacking. Si ce dernier a eu raison de lire l'énigme du « vleu » comme un problème nominaliste, il n'a en revanche pas prêté suffisamment attention à la caractérisation méréologique du nominalisme que l'on trouve dans les premiers travaux de Goodman. Il semble, de fait, que l'idée centrale de la nouvelle énigme de l'induction n'est pas de souligner qu'il n'existe *aucune* forme d'organisation dans la réalité, comme le suggère Hacking à plusieurs endroits. Bien plutôt, il s'agit de faire remarquer (suivant l'UM) qu'il en existe *trop*, de sorte qu'il est invraisemblable de supposer que les classifications que nous avons choisi de privilégier sont celles que la nature privilégierait elle-même. Si la conclusion que l'on peut en tirer reste la même dans les deux cas (savoir, que nous jouons un rôle crucial quant à savoir ce qui est déterminé comme un genre ou une espèce acceptable), le chemin qui y conduit n'est pas le même. La lecture de Hacking suppose de convoquer un nominalisme traditionnel, alors que celle que je propose s'articule sur nominalisme compris comme le veut Goodman dans un contexte méréologique.

Si l'interprétation ici défendue peut être appelée « hyper-nominaliste », c'est parce qu'elle peut être conjointe à celle de Hacking et donc la *redoubler*. Quoique l'usage que fait ce dernier du terme de « nominalisme » me semble un peu trop vague, nous avons vu que sa proposition est pertinente à plusieurs égards. En ce sens, on peut arriver à la conclusion que l'énigme du « vleu » est *doublement* nominaliste. Elle l'est au sens où elle conduit Goodman à former un argument dirigé à l'encontre d'espèces naturelles, des essences, ou des universaux, comme le veut Hacking. Mais elle l'est aussi en ce qu'elle mobi-

lise à nouveaux frais certains principes issus de la méréologie pour affirmer que toute collection d'entités possède une somme et peut donc constituer un genre, la seule option d'exclure les genres et espèces étranges étant d'en faire appel à des facteurs pragmatiques. Dire que l'énigme du « vleu » est hyper-nominaliste, c'est défendre que l'on y trouve beaucoup plus de métaphysique que n'a pu le croire Hacking.

## BIBLIOGRAPHIE

- Bird, A. & Tobin, E. (2018). "Natural Kinds", *The Stanford Encyclopedia of Philosophy*, URL = <https://plato.stanford.edu/entries/natural-kinds/>.
- Carnap, R. (2002). *La construction logique du monde*, trad. T. Rivain., Paris, Vrin.
- Cohnitz, D. & Rossberg, M. (2006). *Nelson Goodman*, Trowbridge, Acumen Publishing.
- Goodman, N. (1984). *Faits, Fictions et Prédications*, trad. fr. M. Abran, Paris, Minuit.
- Goodman, N. (1984). *Of Mind and Other Matters*, Cambridge, Harvard University Press.
- Goodman, N. (1972). *Problems and Projects*, Indianapolis, Bobbs-Merrill.
- Goodman, N. (2004). *La Structure de l'Apparence*, trad. fr. J-B. Rauzy (dir.), Paris, Vrin.
- Goodman, N. (2005). *Langages de l'art. Une approche de la théorie des symboles*, trad. fr. J. Morizot, Paris, Hachette.
- Goodman, N. (2006). *Manières de faire des mondes*, trad. fr. M-D. Popelard, Paris, Folio.
- Goodman, N. & Elgin, C. (1994), *Reconceptions en philosophie, dans d'autres arts et dans d'autres sciences*, trad. J-P. Cometti & R. Pouivet, Paris, PUF.
- Haack, S. (1997). "Platonism Versus Nominalism : Carnap and Goodman", *The Monist*, 61 (3), 483-494
- Hacking, I. (1990). "Natural Kinds", in Barrett, R. B. et Gibson, R. F. (eds.), *Perspectives on Quine*, Cambridge, MA : Blackwell.
- Hacking, I. (1993). *Le plus pur nominalisme. L'énigme de Goodman : « vleu » et usages de « vleu »*, trad. fr. R. Pouivet, Nîmes, Editions de l'Eclat.
- Hacking, I. (1993b). "On Kripke's and Goodman's uses of 'grue'", *Philosophy*, 68(265), 269-295.
- Hacking, I. (2001). *Entre science et réalité : la construction sociale de quoi?*, trad. fr. B. Jurdant, Paris, La Découverte.
- Hacking, I. (2001b). "Aristotelian Categories and Cognitive Domains", *Synthese*, 126(3), 473-515.
- Hellman, G. (2001). "Goodman's nominalism", *Philosophy and Phenomenological Research*, 62(3), p.691-705.
- Lewis, C.I. (1929). *Mind and the World Order : Outline of a Theory of Knowledge*, New York, Charles Scribner's Sons.
- Lewis, D. (1991). *Parts of Classes*, Oxford, Blackwell.
- Lewis, D. (2007). *De la pluralité des mondes*, trad. J-P. Cometti & M. Caveribère, Paris, Editions de l'Eclat.
- Markosian, N. (1998). "Brutal Composition", *Philosophical Studies*, 92 (3), 211-249.

- Morizot J. & Pouivet R. (2011). *La philosophie de Nelson Goodman*, Paris, Vrin.
- Stalker, D. (1994) (ed.). *Grue! The New Riddle of Induction*, Chicago, Open Court.
- Panaccio, C. (2012). *Le nominalisme. Ontologie, langage et connaissance*, Paris, Vrin.
- Panaccio, C. (1993). « Stratégies Nominalistes », *Revue Internationale de Philosophie*, 47(185), 2/3, 161-170.
- Pouivet, R. (1997). « La reconstruction du nominalisme chez Nelson Goodman », in Vienne J-M. (ed.), *Philosophie analytique et Histoire de la philosophie*, Vrin, Paris, 267-284.
- Quine, W.V.O. (2008). « Espèces Naturelles », in *La relativité de l'ontologie et autres essais*, trad. fr. S. Laugier, Paris, Aubier.
- Quine, W.V.O. (1951), 'The Structure of Appearance' [Book Review], *Journal of Philosophy* 48(18), 556-563.
- Rea, M. (1998). "In Defense of Mereological Universalism", *Philosophy and Phenomenological Research*, 58 (2), 347-360.
- Schwartz, R. (2009). "Goodman and the demise of syntactic and semantic models", in Gabbay D., Hartmann, S. & Woods J. (eds.), *Handbook of the History of Logic*, vol.10, Elsevier, 391-413.
- Simons, P. (1987). *Parts. A Study in Ontology*, Oxford, Clarendon Press.
- Van Inwagen, P. (1990), *Material Beings*, Ithaca, Cornell University Press.
- Varzi, A. & Gruszczyński, R. (2015). "Mereology Then and Now", *Logic and Logical Philosophy*, 24, 409-427.
- Varzi, A. (2011). "Boundaries, Conventions and Realism", in Campbell, J.K., O'Rourke, M., & Slater, M.H. (eds), *Carving Nature at Its Joints. Natural Kinds in Metaphysics and Science*, Cambridge MA, MIT Press.
- Vuillemin, J. (1971). *La logique et le monde sensible. Etude sur les théories contemporaines de l'abstraction*, Paris, Flammarion.
- Williams, D.C. (1953). "On the Elements of Being", *The Review of Metaphysics*, 7(1), 3-18.